

ANTIQUITÉS DE L'ALSACE

DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN

OU CHÂTEAUX, ÉGLISES ET AUTRES MONUMENTS
DES DÉPARTEMENTS DU HAUT- ET DU BAS-RHIN

DU MÊME ÉDITEUR

ANTIQUITÉS DE L'ALSACE. DÉPARTEMENT DU HAUT-RHIN

MARIE PHILIPPE AIMÉ DE GOLBÉRY, 2020

VOYAGE PITTORESQUE EN BOURGOGNE. PREMIÈRE PARTIE : DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR

MAILLARD DE CHAMBURE ET AL., 2020

VOYAGE PITTORESQUE EN BOURGOGNE. DEUXIÈME PARTIE : DÉPARTEMENT DE SAÔNE-ET-LOIRE

MAILLARD DE CHAMBURE ET AL., 2020

METZ MONUMENTAL & PITTORESQUE

ALBERT BERGERET, 2018

NANCY MONUMENTAL & PITTORESQUE

ALBERT BERGERET, 2018

ANTIQUITÉS DE L'ALSACE

DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN

OU CHÂTEAUX, ÉGLISES ET AUTRES MONUMENTS
DES DÉPARTEMENTS DU HAUT- ET DU BAS-RHIN

JEAN GEOFFROY SCHWEIGHÆUSER



Éditions JALON, 2020

© 2020, Éditions JALON. Tous droits réservés.
contact.editions-jalon.fr
ISBN 978-2-491068-09-7
Dépôt légal : octobre 2020

Sommaire

<i>Avant-propos</i>	IX
<i>Introduction : limites entre la haute et la basse Alsace</i>	XI
Haut-Kœnigsbourg	13
Kintzheim	21
Église de Sainte-Foy	25
Ville de Schlestadt (Sélestat)	31
Frankembourg	33
Ortenberg et Ramstein	35
Bilstein	39
La Roche	41
Bernstein	45
Abbaye d'Andlau	49
Château d'Andlau	53
Spesbourg	57
Ehl, Benfeld, Schwanaeu, Erstein	61
Truttenhausen et Landsberg	65
Enceinte antique, appelée le mur païen	69
Monastère de Sainte-Odile	73
Monastère de Niedermunster	79
Birkenfels et Kagenfels	81
Dreistein et Hagelschloss	85
Lutzelbourg et Rathsamhausen	89
Guirbaden	93
Église ancienne de Rosheim	99
Argentoratum	103
Strasbourg	107
La cathédrale	115

Autres églises et monuments de Strasbourg	121
Monuments situés le long de la Bruche	125
Abbaye de Niederhaslach	129
Ringenstein, Hohenstein et Nideck	133
Kirchheim, Marlenheim, Wasselonne	137
Freundeneck, Wangenbourg, Obersteigen	141
Dagsbourg, Ochsenstein	145
Abbaye de Marmoutier	149
Châteaux de Géroldseck	153
Haut-Barr	157
Grotte de Saint-Vit et château de Greiffenstein	161
Saverne	165
Le Kochersberg	169
Brumath	171
Saint-Jean-des-Choux et Grauffthal	175
Sarrewerden, Sarre-Union, etc.	179
Le Breitenstein	183
Lützelstein ou La Petite-Pierre	187
Hunebourg et Herrenstein	189
Abbaye de Neuwiller	191
Bouxwiller, Ingwiller, Lichtenberg	195
Abbaye de Neubourg	199
Haguenau	203
Bischwiller, Koenigsbruck, Seltz	207
Sainte-Walburge, Biblisheim, Surbourg	211
Oberbronn, Wasenbourg, Niederbronn	213
Reichshoffen, Woerth, etc.	217
Windstein, Hohenfels	221
Schœneck, Wineck, Windeck	227
Lutzelhardt, Arnsberg	231
Wasigenstein, Frundsberg	235
Fleckenstein	239
Hohenbourg, Loewenstein, Cleebourg	243

Wissembourg, Altenstadt	245
Lauterbourg	249
Portion de l'Alsace cédée à la Bavière Rhénane par le traité de 1815	251
<i>Additions et corrections pour la section du Bas-Rhin</i>	255

Avant-propos

CET ouvrage, publié en vingt livraisons entre 1825 et 1828, a été rédigé par Marie Philippe Aimé de Golbéry pour la première partie, consacrée au département du Haut-Rhin, et par Jean Geoffroy Schweighæuser pour la seconde partie, consacrée au Bas-Rhin. Il constitue, de l'avis général, tout à la fois un des plus beaux ouvrages illustrés sur l'Alsace paru au XIX^e siècle et une importante source documentaire sur les monuments patrimoniaux de la région.

Son écriture s'inscrit dans la vaste enquête lancée par le ministre de l'intérieur Montalivet en 1810 pour le recensement du patrimoine, mis à mal par la Révolution. Elle vise plus largement à engager l'ensemble des historiens français à écrire l'histoire nationale. Pour Golbéry et Schweighæuser, l'ouvrage est l'occasion de mettre en avant l'identité historique et patrimoniale complexe de l'Alsace :

“ Une ère nouvelle s'ouvre pour l'Alsace : elle a partagé la gloire de la France, elle a partagé ses malheurs. Qu'elle jouisse avec elle des institutions qui lui garantissent une sage liberté; mais qu'à ses espérances elle joigne aussi ses souvenirs : qu'elle garde pour cette nouvelle époque les monuments que les âges ont respectés. ”

Le document est illustré de quatre-vingt planches en lithographie, la plupart d'après des croquis de Alphonse Bichebois et Nicolas Chapuy, lithographiées par l'imprimeur-lithographe Godefroy Engelmann, qui a ouvert à Mulhouse l'un des deux premiers ateliers lithographiques en France, en 1815.

Les exemplaires reliés comprennent en général deux volumes grand in folio, un pour chaque département. Le premier tome intègre parfois des suppléments de Golbéry parus en 1828 et 1829 sur les antiquités romaines, agrémentés chacun de quatre planches supplémentaires (dont deux cartes et un plan)¹. Relié à la suite du second tome, on trouve parfois un autre ouvrage de Schweighæuser, les « Vues pittoresques de la cathédrale de Strasbourg, et détails remarquables de ce monument », paru en 1827. Les exemplaires reliés s'échangent aujourd'hui à des prix variant entre 1 000 et 3 000 euros selon leur état. Une réédition à l'identique a été imprimée en 1973 chez Istra à Strasbourg, avec 700 exemplaires numérotés, qui atteignent aujourd'hui entre 200 et 400 euros.

La présente édition vise à rendre accessible à petit prix cet ouvrage important pour qui aime l'Alsace. Il ne s'agit pas d'un fac-similé mais d'une nouvelle édition, augmentée et annotée. Les notes ajoutées dans cette édition sont imprimées en caractères italiques pour les distinguer des notes originales. Pour plus de clarté, l'orthographe contemporaine a été adoptée y compris pour les dénominations des lieux, avec une note pour expliciter la modification. Une photographie permet de visualiser l'évolution de chaque site représenté par une lithographie.

En à peu près deux siècles seul un site du Bas-Rhin faisant l'objet d'une lithographie a complètement disparu : la chapelle de l'abbaye de Neubourg. Le très célèbre château du Haut-Kœnigsbourg a été entièrement « reconstruit » lors de l'occupation allemande au début du XX^e siècle. On observe bien sûr que beaucoup de ruines se sont fortement dégradées au

¹ Le supplément de 1828 est disponible sur Internet à l'adresse : <https://arachne.uni-koeln.de/> (recherche : Golbéry).

fil du temps. Néanmoins, les sombres prévisions de Golbéry sur la disparition inéluctable du patrimoine ancien ne se sont, heureusement, pas complètement réalisées.

L'auteur de ce second tome, Jean Geoffroy Schweighæuser, est né à Strasbourg le 2 janvier 1776 et mort dans cette même ville le 14 mars 1844. Il est le fils de l'helléniste et philologue Jean Schweighæuser (1742–1830) dont il reprendra la chaire de professeur à l'Université de Strasbourg en 1824. Engagé dans l'armée du Rhin en 1792, il ne peut achever ses études. Il se forme auprès de son père à Paris en traduisant des auteurs grecs anciens. Il s'intéresse à de nombreux domaines dont la littérature, la philosophie et l'archéologie. Lors de la formation de l'Université de France en 1810, il est nommé professeur adjoint de lettres à la faculté des lettres de Strasbourg. En 1812 il devient professeur de littérature latine et correspondant de l'Institut en 1823. À la mort de son père, il lui succède dans ses fonctions de professeur, à l'académie, et comme bibliothécaire de la ville. Une maladie neurologique et la paralysie entravent ses activités à la fin de sa vie.



La biographie de Marie Philippe Aimé de Golbéry figure dans l'avant-propos du premier tome.

Jacques Lonchamp, Professeur des Universités.

Introduction : limites entre la haute et la basse Alsace

LA ligne de séparation des deux départements étant le lieu de départ de l'une et de l'autre section de cet ouvrage, elle devient par cela même l'un des premiers objets de notre attention. Surtout en ce qu'elle a succédé à une ancienne limite qui présente un grand intérêt historique.

Jusqu'à la nouvelle division du territoire de la France, la Lorraine, à laquelle appartenait la petite ville de Saint-Hippolyte, la moitié de celle de Sainte-Marie-aux-Mines et une grande partie de la vallée de Lièpvre, s'avancait ici sur l'Alsace et y formait une enclave. Ces lieux sont maintenant compris dans le département du Haut-Rhin; mais autrefois, malgré leur attribution à la Lorraine, ils avaient continué à relever de l'évêché de Strasbourg et de l'archevêché de Mayence; tandis que la haute Alsace dépendait de ceux de Bâle et de Besançon. On croit que cette antique limite de l'autorité spirituelle était celle des provinces romaines, et que plus anciennement encore elle avait séparé la Gaule belge de la Gaule celtique.

Elle descendait du haut des Vosges entre la crête prolongée du *Taennichel*², où peut-être les Séquaniens ont résisté à l'invasion des Médiomatriciens, et le sommet isolé que surmontent aujourd'hui les ruines du château du Haut-Kœnigsbourg, où ceux-ci peuvent avoir mis un terme à leur conquête. Dès le temps de Jules-César il n'existait plus que de vieux souvenirs de cette migration des Belges sur la rive gauche du Rhin. La limite qui semble s'y rattacher, suivait le côté méridional de la vallée de Saint-Hippolyte, où des veines de charbon de terre³ attestent positivement une révolution de la nature bien plus ancienne. Sortant de cette vallée, cette limite longeait, jusqu'à l'Ill, le ruisseau qui porte le nom d'Eckenbach, et le fossé provincial⁴, qui maintenant est si dégradé qu'il suffit à peine pour indiquer la division des propriétés particulières. Des traditions, au moins douteuses, font remonter l'établissement de ce fossé jusqu'aux premiers ducs d'Alsace; mais, d'après des documents authentiques, il fut creusé en 1446 par les habitants de Bergheim, pour garantir cette portion de l'Alsace des réactions dévastatrices dont fut suivie la retraite du Dauphin de France; car on accusait plusieurs communes des environs de l'avoir accueilli avec bienveillance. De l'Ill la limite ancienne se dirigeait vers le Rhin, et le rejoignait vis-à-vis de la pointe du Sponeck⁵, que les montagnes du Kaiserstuhl avancent vers le fleuve. Ici la limite n'a point changé, et la dernière commune du Bas-Rhin est Marckolsheim, petite ville dont le nom même semble retenir encore le souvenir de cette démarcation. Des ossements et des vases grossiers, trouvés dans des *tumuli*, attestent ici l'existence d'anciennes habitations. Dans le moyen âge cette ville était le chef-lieu d'une association de vingt communes pour la destruction des loups dans les forêts du Rhin.

À environ une demi-lieue à l'est on rencontre les vestiges de la route romaine de Milan à Mayence : elle traversait notre province dans toute sa longueur. Construite de cailloux roulés d'une médiocre grandeur, on la voit suivre, sur un long espace, une ligne parfaitement droite.

² Sommet connu aujourd'hui sous le nom de *Taennchel*.

³ Houille.

⁴ Nommé *landgraben*, et attesté entre Guémar et Bergheim.

⁵ Dans le village allemand de *Sasbach am Kaiserstuhl*.

Quelquefois, et surtout dans les prairies, elle forme une digue assez élevée. Plus détériorée dans les champs, elle y est du moins encore reconnaissable par une arête rehaussée, dont l'œil aperçoit au loin la direction.

On se demande ce qui a pu déterminer ici une division territoriale. Cette portion de l'Alsace est, à la vérité, la plus resserrée entre les Vosges et le fleuve; mais elle est aussi celle où le sol est le plus uni : on le croirait nivelé par le séjour des eaux. Peut-être la solution de cette difficulté est-elle fournie par la nature même du terrain. Un grand nombre de ruisseaux au milieu des pâturages et des restes d'antiques forêts, donnent lieu de penser que primitivement il y avait ici, entre les Belges et les Celtes, un désert de bois et de marais. Quand les Romains eurent soumis à une domination commune ces peuples et les Triboques, Germains établis parmi eux, les choses changèrent avec les progrès de la civilisation, et les routes ouvrirent des communications. Les nouvelles invasions des Germains, suivies d'une occupation permanente au 5^e siècle, ont pu faire renaître ces déserts; mais d'un autre côté elles ont confondu dans une même population tous les anciens habitants de notre pays, et cette limite ne fut plus qu'une division arbitraire pour l'administration civile et pour l'autorité religieuse. Environ trois mille arpents de prés, de pâturages et de forêts, appartenant par indivis à sept communes, et portant le nom de *Gemeinmark* (marche commune⁶), rappelaient peut-être, il n'y a pas longtemps encore, l'antique état de cette portion de notre territoire.

⁶ Orthographié *gemeine Marck*; Une zone de prés du Grand Ried près d'Illaeusern.



Haut-Koenigsbourg

Le château du Haut-Koenigsbourg, reconstruit par l'empereur Guillaume II pendant l'occupation allemande (1908). Vue générale et cellier.



La plaine que nous venons de décrire, est dominée par la montagne au haut de laquelle est situé le château du Haut-Koenigsbourg⁷. Vue des environs de Schlestadt⁸, cette montagne se présente sous la forme d'une immense pyramide. Du côté de Saint-Hippolyte, le même sommet déploie une large croupe, sur laquelle on aperçoit, vers la pente opposée, d'autres ruines, qui portent le nom de petit ou de vieux château, et qui méritent aussi toute notre attention.

Le grand château est le plus considérable de l'Alsace. D'un côté des tours imposantes, de l'autre de vastes corps de logis, unis à ces tours par de longs murs à travers lesquels perce le roc vif; au-dessus de ce mur et de ces tours les vestiges d'un parapet crénelé; enfin, une triple enceinte flanquée d'autres tours encore; tel est l'aspect de ce château. Son élévation excite notre admiration autant que sa grandeur, et l'imagination n'est pas moins frappée du nom de Haut-Koenigsbourg (haut château royal).

En jetant un regard sur les variations que le gouvernement de notre pays a subies, en se rappelant l'application du même nom à d'autres lieux, il deviendra fort vraisemblable que ce château le doit à l'époque où notre province était comprise dans l'ancienne monarchie des Francs. Il est certain que les successeurs de Clovis y avaient plusieurs palais et un assez grand nombre de domaines, dans lesquels ils paraissent avoir succédé aux rois *alémaniques*, qui eux-mêmes les auraient conquis sur les Romains. La position du Haut-Koenigsbourg, tant par elle-même que par rapport à la vieille limite dont nous venons de parler, nous autorise à reporter jusqu'à cette époque reculée l'établissement des fortifications, auxquelles ont succédé les constructions qu'on voit sur la cime de cette montagne. En effet, dès le temps de Charlemagne des titres authentiques confirment cette conjecture. Par une charte datée de 774, ce monarque

⁷ Orthographié *Hohenkœnigsbourg*.

⁸ Depuis 1920, *Sélestat*.

fait don d'une vaste étendue de forêts de la vallée de Lièpvre à l'un des établissements religieux fondés par Fulrade⁹. Les termes du diplôme laissent de l'incertitude sur celui qui fut ainsi doté. Les forêts données dans cette charte, y sont démembrées d'un grand domaine royal, dont le nom ancien, indicatif de ce genre de propriété, est devenu, par divers changements faciles à reconnaître, Künssheim ou Kintzheim. Ce nom est encore celui d'un village, assis sur les premières collines des Vosges, à une lieue sud-ouest de Schlestadt, et surmonté d'un petit château, sur lequel le Haut-Kœnigsbourg projette son ombre, lorsque dans les belles soirées d'été le soleil s'abaisse derrière les montagnes. Le château supérieur est situé précisément entre le village et la forêt qui fut démembrée de Kunigsheim. Son nom a évidemment la même origine. Dans beaucoup d'anciens titres il s'appelle *Kunigsberg* (montagne royale). Toutes ces circonstances ne permettent pas de douter que cette montagne ne fit partie de cet ancien domaine; mais nous n'avons aucune donnée positive sur l'époque à laquelle on y éleva les constructions qui ont précédé le château. Il paraît, qu'outre la dénomination de royale, cette montagne en avait encore une autre et que la moitié en appartenait à d'autres maîtres.

C'est dans une charte de 1200 que se trouve la première mention expresse du grand château : il y est appelé *Estuphin*. Cunon de Bergheim s'y reconnaît vassal du duc Matthieu de Lorraine, qui lui avait promis le fief de ce château et de ses dépendances (Saint-Hippolyte et le village d'Entzheim), pour le cas où il ne serait point rendu au jeune comte Henri de Werd. Il fut stipulé que, si cela arrivait, le duc de Lorraine paierait à Cunon deux cents marcs d'argent. Ce jeune comte, nommé Henri-Sigebert, était fils posthume de Henri, comte de Werd et landgrave d'Alsace, et l'on croyait dans ce moment que sa famille allait s'éteindre en lui; mais il n'en fut pas ainsi, car il atteignit la majorité et rentra dans ses droits. En 1269 il disposa en arrière-fief de ces mêmes terres des ducs de Lorraine, en faveur de son beau-père Ulric de Ribeaupierre. Dans la charte qui établit cette collation, le château est appelé *das hus ze Kungesburge* (la maison ou le château à Kœnigsbourg); mais son identité avec celui d'Estuphin est prouvée en ce qu'on lui donne les mêmes dépendances. Bientôt cependant les comtes de Werd rentrèrent dans la possession immédiate de cette seigneurie, et continuèrent à reconnaître la suzeraineté des ducs de Lorraine. Dans la charte de 1316 le château est appelé *castrum Kunegesberg*.

Schœpflin¹⁰ émet à ce sujet deux idées : d'abord il dit que ce château pouvait être une ancienne propriété patrimoniale des ducs de Lorraine, qui leur serait venue de Gérard d'Alsace leur auteur; puis il pense que le nom d'*Estuphin* pourrait bien rappeler celui de la famille impériale de Hohenstauffen, qui lui est venu d'un château de Souabe appelé *Stoupha* dans les titres anciens. Bien que par son alliance avec Hildegarde (dont nous parlerons dans l'article sur l'église de Sainte-Foy) la famille de Hohenstauffen ait acquis des possessions dans ces environs et dans le village même de Kintzheim, il y a contradiction manifeste entre ces deux hypothèses. Comment croire qu'un château auquel cette famille aurait attaché le nom de son principal établissement, eût été construit sur un sol qui ne lui appartenait pas, ou comment le verrait-on, dans le temps de la plus grande puissance de cette maison, devenir une propriété des ducs de Lorraine? Le nom de *Stauf* signifie en vieux allemand un calice : on le trouve appliqué à plusieurs montagnes dont la forme pyramidale pouvait rappeler un calice renversé. Cette explication est beaucoup plus naturelle, et dans la donation même de Charlemagne il est question d'une montagne appelée *Stophanberg*. On ne saurait néanmoins assurer positivement que ce fut la même, parce que la plupart des lieux indiqués par cette charte sont totalement oubliés aujourd'hui. On ne reconnaît avec certitude que ceux des trois villages et hameaux de Rombach¹¹; ils sont situés presque au fond de la vallée de Lièpvre: on y a trouvé, il y a quelques années, une boucle en or portant le nom de *Victorinus*; on la voit aujourd'hui à la bibliothèque du Roi.

⁹ Abbé de Saint-Denis au VIII^e siècle, issu d'une puissante famille d'Alsace, il a fait construire la basilique; archichapelain de France, il a contribué à placer Pépin le bref sur le trône des Mérovingiens; conseiller de ce roi et du Pape.

¹⁰ Jean-Daniel Schœpflin (1694–1771) est un historien de grand renom, professeur à l'université de Strasbourg. Auteur de l'« Alsace illustrée », il est considéré comme un des fondateurs de la méthode historique moderne.

¹¹ Aujourd'hui, commune de Rombach-le-Franc.

Peut-être, comme cela existait ailleurs, les propriétés de la famille d'Étichon étaient-elles confondues en ces lieux avec les antiques domaines des rois. On pourrait aussi supposer que la branche d'Égisheim, à laquelle appartenait Gérard avait hérité ces possessions de la famille de Fulrade, dont nous ignorons l'origine et qui pouvait tenir à celle des ducs d'Alsace. Enfin, il est possible que par une concession des empereurs antérieurs à ceux de la maison de Souabe les ducs de Lorraine aient obtenu ce château avec l'advocatie des prieurés de Lièpvre ou de Saint-Hippolyte : celle de ce dernier, que le château dominait de plus près, leur fut accordée par l'empereur Lothaire II, qui a régné de 1125 à 1137 : déjà ils avaient celle de Lièpvre.

Mais à côté de ces titres, qui assignent aux ducs de Lorraine, et ensuite à d'autres seigneurs, la suzeraineté de ce château, il s'en trouve aussi qui se rapportent à un autre château dont le nom et la situation sont les mêmes, et qui cependant ne cesse d'être considéré comme un fief impérial, jusqu'à ce que, par la soumission de notre province à la France, il devienne fief royal. Le premier titre qui le concerne est de 1267 : les diverses branches de la famille de Rathsamhausen s'y promettent réciproquement de ne point aliéner les portions revenant à chacun dans le château de *Kunegesberg* et ses dépendances. En 1580 l'empereur Rodolphe II consent à la vente du tiers échu à la branche de cette famille dite de la Roche, qui le cède, avec la seigneurie de ce nom, aux comtes de Veldentz. En 1720 Louis XV transfère ces droits au sieur d'Angervilliers. Les termes de ces chartes font voir que cet autre château était abandonné dès le 16^e siècle, et que dès lors on ne l'appelait plus que le *château abandonné* de Kœnigsberg. Il est évidemment question dans tout ceci du petit château, situé sur le même sommet que le grand, et qui est si délabré, dont les approches sont si obstruées de décombres et de broussailles, qu'il y a nécessité d'admettre qu'il est en ruines depuis fort longtemps. On le regarde communément comme une dépendance du grand château; mais on ne voit pas que jamais il ait été rien fait pour établir des communications à travers les rochers qui les séparent; de plus, ces châteaux sont fortifiés l'un contre l'autre avec le même soin que des autres cotés. En donnant une attention plus particulière aux termes par lesquels ils sont successivement désignés dans les anciens titres, on aura lieu de penser que le moins apparent aujourd'hui fut celui qui d'abord porta exclusivement le nom de royal, nom qui ne fut transporté à l'autre que pendant qu'il appartenait aux landgraves d'Alsace. Le petit, divisé entre plusieurs maîtres, paraît avoir été, à raison de leur absence, négligé à tel point que la propriété en fut peu à peu confondue avec celle du grand, et qu'il ne resta de son indépendance d'autres traces que ces titres, qu'on a cessé de faire valoir.

L'expédition que l'empereur Henri VI envoya dans la Pouille, et dont la rançon de Richard Cœur de Lion fit les frais, fut commandée, selon Otton de Saint-Biaise, par Marquard d'Anweiler et par un Bertold de *Cunisberg*, qui probablement tenait son nom de ce château. Richard Cœur de Lion, détenu pendant quelque temps dans le château de Trifels, non loin des limites septentrionales de notre province, avait été, selon le même auteur, arrêté près de Vienne dans une hôtellerie, où, pour se mieux déguiser, il aidait lui-même à préparer son repas.

Vers le milieu du 14^e siècle, la famille de Werd étant de nouveau menacée d'une extinction prochaine, celle d'Ëttingen, à laquelle elle s'était unie, fut associée à la jouissance du landgraviat et de ses autres propriétés. Cette famille chercha à aliéner ces possessions, trop éloignées de ses anciens domaines, qui étaient situés sur les confins de la Souabe et de la Franconie. En 1309 elle vendit la principale partie du landgraviat, et par un acte particulier le château du Haut-Kœnigsbourg et la ville de Saint-Hippolyte, à Jean de Lichtenberg, évêque de Strasbourg. Cette vente donna lieu à de grandes contestations de la part du duc de Lorraine, qui, de son côté, conféra en 1365 ce fief à Burcard de Fénétrange. L'affaire fut portée devant onze arbitres, qui jugèrent qu'à cause de l'inféodation la vente était légitime, et que le seigneur de Fénétrange ne devait point troubler les évêques dans leur possession. Quant aux droits de suzeraineté, le duc de Lorraine fut renvoyé aux comtes d'Ëttingen. On ne connaît qu'incomplètement les suites que les ducs donnèrent à ce jugement. Le fait le plus marquant est, qu'ils s'emparèrent en 1374 de la ville de Saint-Hippolyte, et qu'ils

en acquirent, après plusieurs incidents, la propriété définitive. Ils y joignirent celle d'une partie des domaines des seigneurs d'Éschery et les dotations des deux prieurés fondés par Fulrade, qu'ils s'approprièrent vers l'an 1400. Les évêques paraissent s'être maintenus dans la possession du château. On le trouve un peu plus tard tenu en fief ou du moins habité à la fois par plusieurs nobles, qui en firent, selon l'usage de ces temps, un repaire d'où ils exerçaient toutes sortes de violences et de désordres. Specklin¹² parle d'une noce très brillante qui, en 1445 se rendant de Fribourg à Colmar, aurait été attaquée et dépouillée par les chevaliers du Haut-Kœnigsbourg et le bailli épiscopal de Marckolsheim. Cependant son récit est accompagné de circonstances qui peuvent en faire soupçonner l'exactitude. Mais il n'est que trop certain qu'en 1462 les attentats à la sûreté publique furent portés à tel point, que l'archiduc Sigismond, landgrave de la haute Alsace, la ville de Bâle, les seigneurs de Ribeaupierre et l'évêque de Strasbourg lui-même se réunirent pour y mettre un terme. Le château, pris et en partie démoli, fut donné à la maison d'Autriche. Les auteurs des crimes qui avaient amené cette expédition, ayant, à raison de leur noblesse, conservé leur liberté sur parole, se liguèrent au nombre de trente-trois, résolus à venger la destruction du château; ils envoyèrent même un défi à l'archiduc; mais on fit de sérieuses dispositions pour les attaquer, et ils se dispersèrent. On en saisit plusieurs dans les forêts entre Brisach et Ensisheim.

En 1479 l'empereur Frédéric III donna le Haut-Kœnigsbourg en fief aux comtes Oswald et Guillaume de Thierstein, avec ordre à la ville de Strasbourg de les aider à le reconstruire. C'est vraisemblablement à cette époque qu'il faut attribuer l'étendue qu'il a maintenant et les édifices dont les restes sont encore debout. La famille de Thierstein se rattache par son origine à celle de Habsbourg; ses biens sont situés en Suisse, sur les confins des cantons de Soleure et de Bâle. Oswald devint grand-bailli des possessions autrichiennes dans la haute Alsace et le Brisgau, après qu'elles furent dégagées des mains de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Il commanda la noblesse alsacienne dans la bataille de Morat. Nos villes libres, auxquelles Charles le Téméraire avait inspiré de justes défiances, et l'Autriche même, qui l'avait appelé à son secours, s'étaient rangées parmi les alliés des Suisses. René, duc de Lorraine, que Charles avait dépouillé de ses états, s'était joint à leurs bannières. Pendant que, dans une forêt, on attendait le moment favorable à l'attaque, les chefs, pour calmer l'impatience des troupes, créèrent un grand nombre de chevaliers. De cent cinquante qui furent armés de la main d'Oswald de Thierstein, le duc René fut le premier; et ce prince étant rentré dans ses états après la glorieuse journée de Nancy, Thierstein se mit à son service, se souciant peu des intérêts de la maison d'Autriche : on l'accusa même d'infidélités et de concussions. Sigismond lui ôta la charge de grand-bailli, et ordonna à son successeur Guillaume de Ribeaupierre d'arrêter les travaux du Haut-Kœnigsbourg. Le landgrave finit cependant par se réconcilier avec le vaillant guerrier et par accéder à l'inféodation que l'empereur avait accordée aux deux frères. À leur mort elle passa à Henri, fils d'Oswald, avec lequel cette famille s'éteignit en 1522.

Les archiducs érigèrent alors ce château en capitainerie, en l'engageant, avec le village d'Orschwiller, à des seigneurs qui, jouissant d'appointements fixés d'abord à 800 florins, puis à 1 300, devaient l'entretenir en bon état, veiller à la conservation de l'artillerie et des munitions dont il serait pourvu, et y recevoir garnison autrichienne toutes les fois qu'ils en seraient requis, enfin, le rendre fidèlement à leurs maîtres, lorsqu'il plairait à ceux-ci de leur rembourser l'engagement et les frais d'entretien. Cette charge fut confiée d'abord à Jean de Frédingen, et puis aux frères Schweickard, Jean et Conrad de Sickingen, fils de François de Sickingen, l'un des chevaliers les plus puissants et les plus vaillants de cette époque. Possédant plusieurs châteaux forts, tant sur la limite septentrionale de l'Alsace que dans le palatinat du Rhin, jouissant de la faveur de l'empereur et commandant ses armées, il était également distingué par ses talents militaires et par ses grandes richesses. Il devint un des plus zélés protecteurs de la réformation de Luther. Emporté par une ardeur chevaleresque qui n'était plus de ce siècle, il s'engagea dans un grand nombre d'expéditions hasardeuses, entre autres dans une guerre

¹² *Daniel Specklin (1536–1589) est un architecte alsacien spécialiste des forteresses et fortifications.*

contre le duc de Lorraine, au sujet des mines d'argent du val de Lièpvre. Il succomba, jeune encore, sous les efforts réunis des électeurs de Trêves et du palatinat et du landgrave de Hesse. Tous ses châteaux furent attaqués à la fois. Celui de Landstuhl, où il s'était retiré, fut assiégé par les trois princes en personne. Grièvement blessé, il fut transporté dans une chambre taillée dans le roc, demanda à capituler et mourut environné de témoignages d'affection et de regrets de la part de ses ennemis eux-mêmes. Ses descendants occupèrent le château de Haut-Koenigsbourg jusqu'en 1606, époque à laquelle, en vertu d'un arrangement conclu par l'archiduc Maximilien, l'engagement leur fut remboursé par Rodolphe de Bolwiller, dont la famille possédait, depuis le milieu du siècle précédent, la seigneurie de Villé. Rodolphe transmit ses possessions à son gendre Jean-Ernest, comte de Fugger, conseiller intime de l'empereur, et digne rejeton d'une famille aussi célèbre par sa générosité et son goût pour les arts et les sciences que par ses immenses richesses.

C'est à l'un de ces capitaines, sans doute, que sont dues les constructions intérieures de ce château. L'ogive, signe caractéristique de l'architecture des siècles précédents, en est presque entièrement bannie. Outre les voûtes très solides du rez-de-chaussée de l'une des ailes, et celles de la salle basse ou cave du bâtiment principal, que notre planche 2 représente avec un si rare talent, il y en a d'autres qui ne se font pas moins remarquer; elles sont construites en briques placées de champ sur une ligne presque horizontale, et soutenues par des arcs doubleaux extrêmement surbaissés. Elles servaient de planchers aux étages supérieurs.

Le château fut habité et soigneusement entretenu jusqu'à la guerre de trente ans, pendant laquelle il fut assiégé et pris par les Suédois en 1633. Une gravure de cette année même en représente le bombardement et en montre les bâtiments dans toute leur intégrité. Depuis ce temps il fut abandonné, mais n'en resta pas moins le centre d'une petite seigneurie, que les comtes de Fugger recédèrent en 1672 aux barons de Sickingen, et que ceux-ci aliénèrent en 1770 à M. Boug d'Orschwiller, en faveur duquel le Roi confirma cette vente l'année suivante. Sa famille est encore en possession du château.

Depuis que la plate-forme qui couvrait les bâtiments d'habitation, a été dégradée, les voûtes surbaissées dont nous venons de parler, ont considérablement souffert, et la destruction, accélérée encore par des enlèvements de pierres qui ont eu lieu pendant les désordres de la révolution, commence même à gagner les voûtes inférieures. Il n'en reste pas moins les murs principaux, plusieurs escaliers tournants, une partie des appartements et quelques unes des voûtes les plus élevées, qui sont à plein cintre. Ces murs et ces voûtes portent aujourd'hui un petit taillis de pins et de bouleaux, où l'on peut encore se promener. L'on y jouit d'une vue magnifique, tant sur la plaine que sur les vallées de Saint-Hippolyte, de Lièpvre et de Villé. Notre planche 1 représente ce château du côté où l'on aperçoit le mieux les bâtiments d'habitation et les doubles fortifications dont ils étaient environnés.

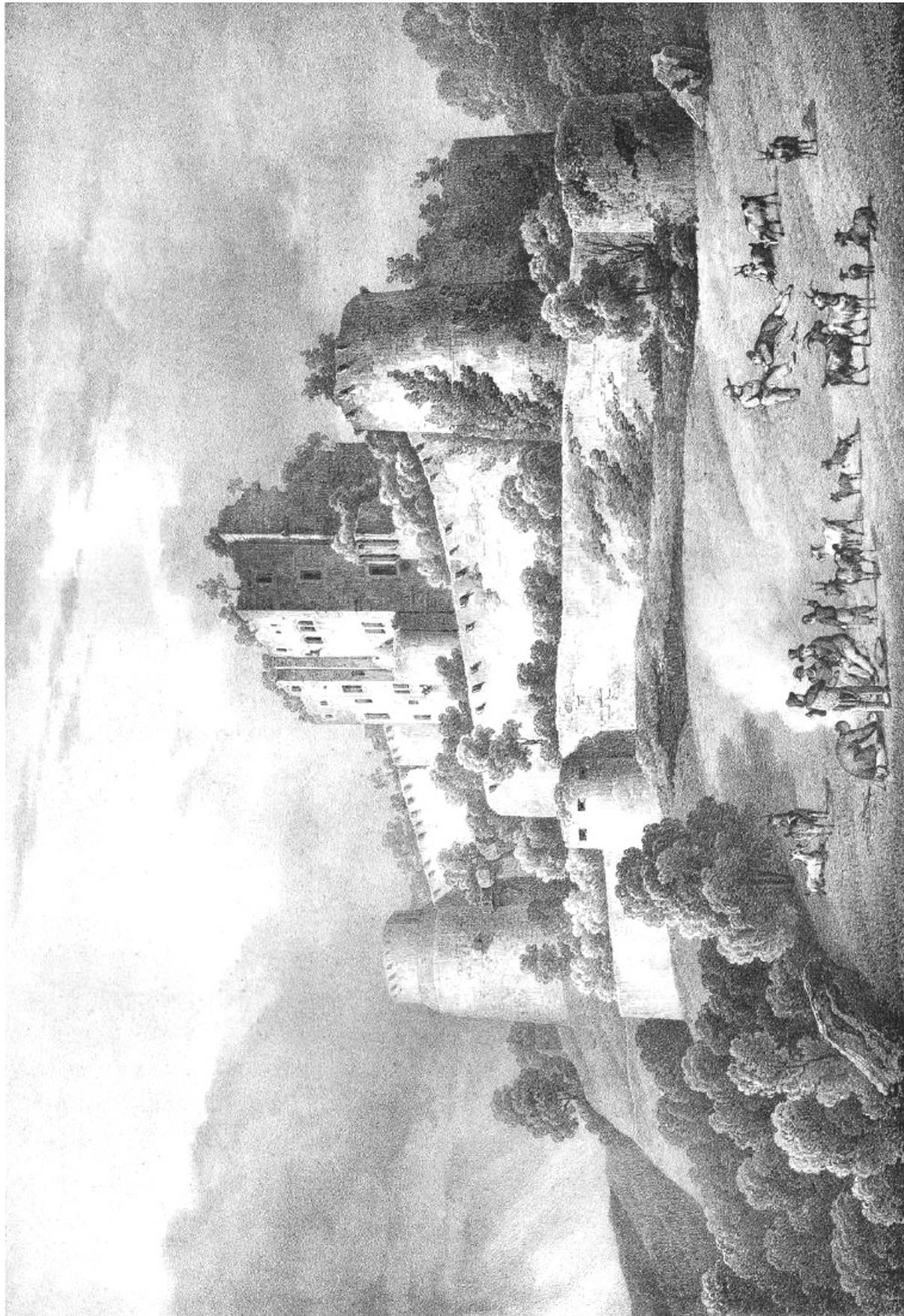


Planche 1 : Vue du château du Haut-Kœnigsbourg.

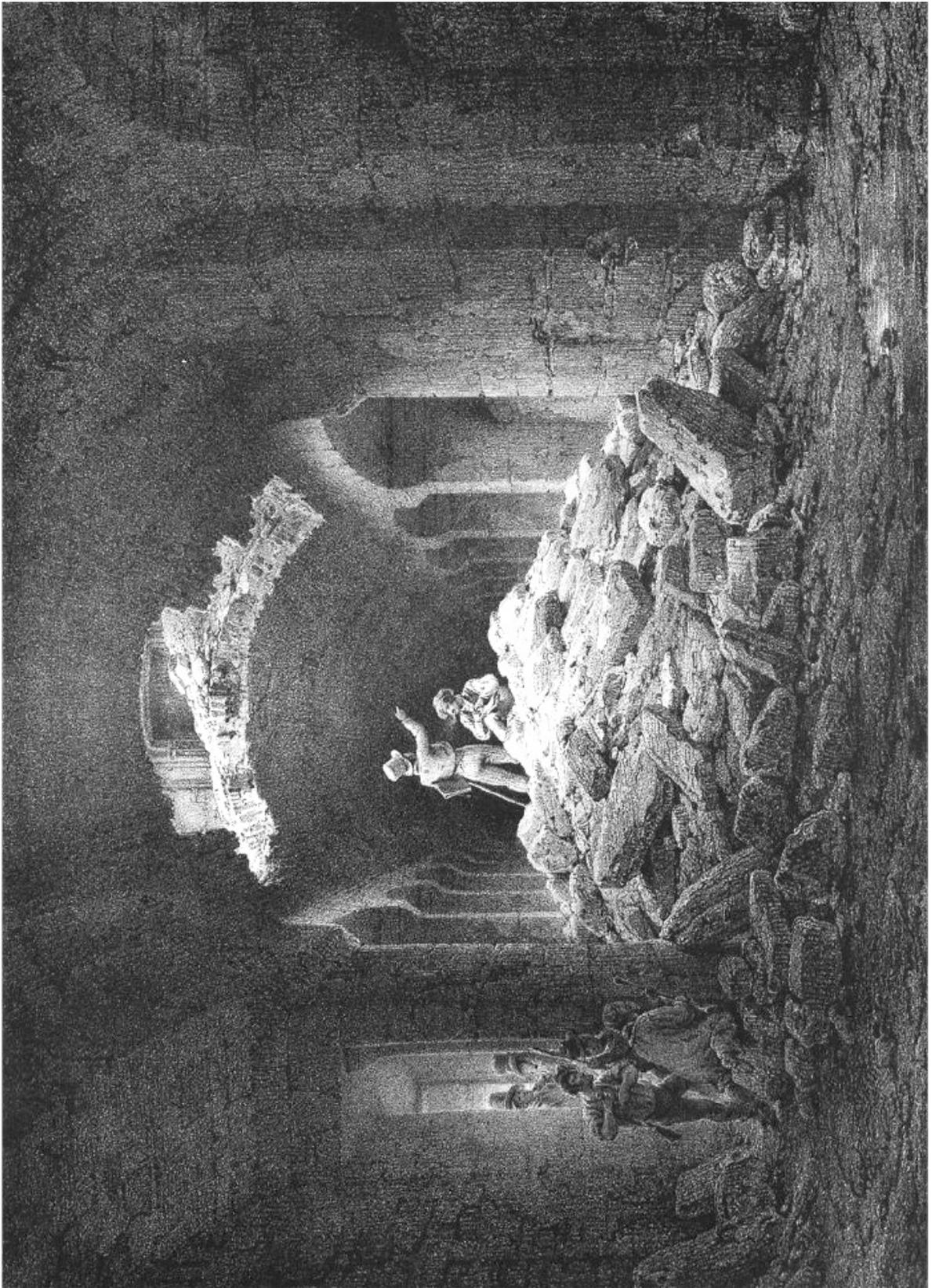


Planche 2 : Vue d'une salle basse du château du Haut-Kœnigsbourg.

